

Cancer : trouver les mots justes

Autor(en): **S.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Génération plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): - **(2011)**

Heft 22

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-831895>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Cancer: trouver les mots

Dans *Revivre!*, le psychanalyste et auteur à succès québécois Guy Corneau aborde notamment la difficulté pour le malade de faire face à l'inquiétude

Avril 2007, Guy Corneau apprend de la bouche de son oncologue qu'il est atteint d'un cancer avancé, avec un lymphome touchant l'estomac, la rate et les deux poumons. De psychanalyste célèbre et auteur de best-sellers, il devient alors un malade, anonyme. «C'est l'angoisse, je ne dors plus. C'est la peur de la mort», se souvient le Québécois de 63 ans.

Le sentiment de culpabilité

De cette épreuve, dont il sortira vainqueur, l'écrivain en tire un livre intitulé *Revivre!* Un témoignage fort et émouvant, où il parle de sa lutte contre cette maladie tentaculaire, mais aussi de la

difficulté pour le malade d'affronter l'inquiétude de ses proches.

L'auteur du *Père manquant, fils manqué* – un ouvrage où il traite de la blessure morale d'hommes qui ont manqué de contacts de qualité avec leur père – évoque aussi la tyrannie du téléphone et de l'e-mail durant sa maladie. Et du sentiment de culpabilité qu'il éprouve, lorsque, trop affaibli, il ne peut répondre dans l'immédiat.

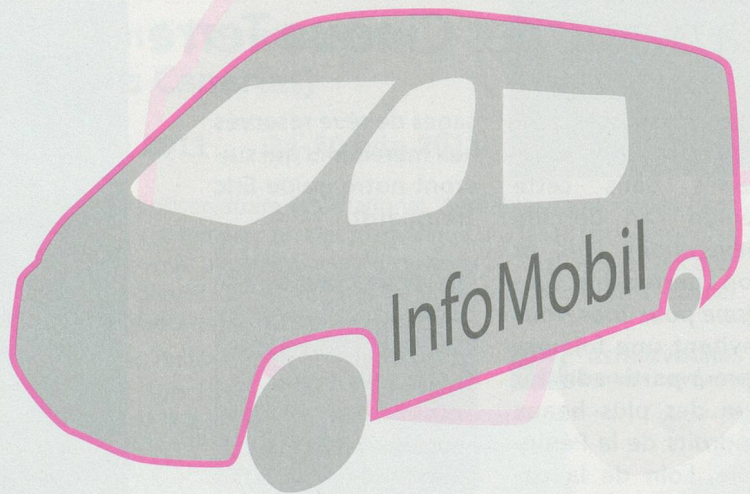
Découvrez un chapitre de son livre dans les pages suivantes. S. F.

Revivre! de Guy Corneau, Editions de l'Homme / Versilio, prix indicatif: 26 fr.

Du 1^{er} mars au 15 avril 2011 L'InfoMobil sillonne le canton de Vaud!

L'association Alzheimer Vaud organise une campagne d'information sur la maladie d'Alzheimer et sur le soutien aux proches.

Plus d'informations
et itinéraire complet sur
www.alzheimer-vaud.ch



justes

évoque son combat victorieux contre la maladie.
de son entourage. Extrait poignant!

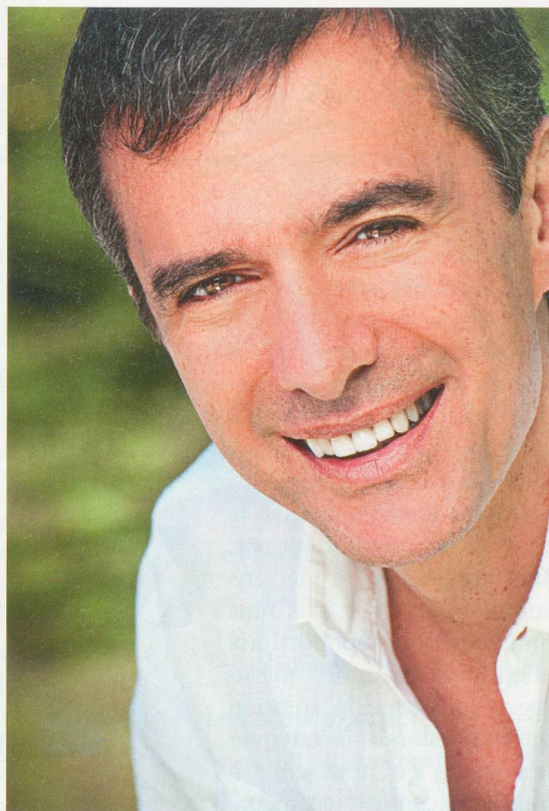
Trois rendez-vous en Suisse

C'est sur le thème de son dernier livre *Revivre!* que Guy Corneau donnera trois conférences à:

GENÈVE, mardi 15 mars à 20 h, salle centrale de la Madeleine (r. de la Madeleine 10), informations et réservations: info@roselynefayard.com

FRIBOURG, jeudi 17 mars à 20 h, salle Panorama 123, Hôtel NH, Grand-Place 14, informations et réservations: info@recto-versseau.ch, 026 652 45 44

LAUSANNE, vendredi, 18 mars à 20 h, Casino de Montbenon, allée Ernest-Ansermet 3, informations et réservations: www.graines-deveil.ch



L'INQUIÉTUDE DE MES PROCHES

De la fin mars à la fin mai, il y a plus de deux mois maintenant que je vis au rythme des examens de toutes sortes. Je me vois alors confronté à une dimension tout à fait inattendue de la maladie: l'inquiétude de mes proches.

Ah! l'inquiétude des proches, ce n'est pas rien... Chaque personne qui traverse la maladie affronte ce problème assez tôt en cours de route, car il faut à la fois informer et rassurer ses intimes. Les rapports que nous entretenons avec les membres de notre famille, notre compagnon ou notre compagne de vie, ainsi qu'avec nos amis et nos connaissances deviennent vite paradoxaux. Si, d'une part, ces personnes apportent le soutien et les interactions dont chaque malade a besoin pour ne pas sombrer dans l'isolement, leurs préoccupations peuvent, d'autre part, devenir vite étouffantes. Alors se pose la question: combien faut-il en dire et combien faut-il en garder? Pour ma part, comme je suis en train d'élaborer mes nombreuses stratégies d'intervention, je me sens vite à court de munitions. D'autant plus que la chimiothérapie me vide de mes forces vives. D'une semaine à l'autre, je sais de moins en moins quoi raconter. De nature plutôt réservée, j'éprouve de la difficulté à parler autant de moi-même. Ça me fait tout drôle. Je me sens très exposé. Souvent, je me reproche d'avoir trop parlé ou spéculé à voix haute sans me soucier de la façon dont mon interlocuteur pouvait gérer autant d'informations.

En effet, comment raconter que l'on éprouve une inquiétude mortelle en raison des résultats d'un examen sans que le destinataire se sente si mal qu'il faille par la suite veiller sur lui? Pire, comment expliquer que parfois on va très bien alors qu'officiellement on est à l'article de la mort? Souvent, je me délecte tant de ces journées passées à ne rien faire que j'en ai presque honte. Pour ne pas être pris au dépourvu, je finis par m'inventer des sortes de bulletins de santé qui mélangent résultats d'examen, épreuves à venir et informations sur mon moral. Ça peut paraître étrange, mais, à partir de ce moment-là, je trouve qu'il est plus facile de parler avec une certaine justesse de ce qui m'arrive. En filtrant une partie de l'information, je me sens moins vulnérable. Je me redonne le droit à une vie privée, tout en me sentant honnête envers mes proches.

Il faut dire qu'après un certain temps, on ne sait plus quoi répondre aux questions du genre: «Comment vas-tu?» ou encore: «Ça va bien?» D'ailleurs, si vous accompagnez une personne en difficulté, des questions plus justes seraient: «Comment ça se passe ces jours-ci?» ou: «Comment s'est déroulée ta journée, ta nuit, ta semaine?» Il s'agit d'interrogations neutres qui n'obligent pas la personne malade à «aller bien» ni «à aller mal». Cela lui laisse la liberté d'en raconter autant ou aussi peu qu'elle le désire. Ne pas avoir de projet pour la personne que l'on essaie de soutenir demeure un conseil des plus judi-

cieux pour un accompagnant naturel. Car lorsque l'on est atteint et que l'on est livré aux multiples intrusions des procédures médicales, en dire aussi peu ou autant que l'on veut, et parfois même se taire ou faire à sa tête malgré l'avis de ses proches, cela demeure les seules plages de liberté qui restent.

Le plus lourd pour moi consiste à vivre constamment avec plusieurs appels auxquels je n'ai pas répondu parce que je suis fatigué de raconter mon histoire ou que je n'ai tout simplement plus assez d'énergie pour parler à quelqu'un. A cet égard, le courriel s'avère même pire, car, pour peu que j'aie trouvé la force d'écrire, il y a toutes les chances qu'une réponse me revienne dans la journée même. Le courriel invite au dialogue instantané que le courrier écrit ne permet pas. Très rapidement, je me sens submergé et je ne sais plus quoi faire pour répondre aux attentions de mon entourage. J'envisage la solution qui consisterait à envoyer une sorte de newsletter à tous mes contacts en même temps, mais je n'arrive pas à me résoudre à une telle alternative. Qui suis-je pour les déranger avec de l'information qu'ils n'ont pas sollicitée ? Finalement, je juge que c'est sans issue et je ne tente plus de répondre à tous et chacun. Une fois que j'ai passé une à deux heures de ma journée à parler du cancer, je refuse de continuer parce que cela me maintient dans une identité de cancéreux alors que les autres parties de moi existent encore.

Aujourd'hui, mon conseil à un malade serait d'adopter la solution de la newsletter si elle lui sied, car on ne sait pas à l'avance combien de temps on sera plongé au cœur de l'épreuve. Elle serait aussi de dire à ceux qui écrivent ou téléphonent à un malade pour prendre de ses nouvelles, de mentionner explicitement qu'ils ne s'attendent pas nécessairement à une réponse dans l'immédiat, car ils comprennent qu'une telle réponse n'est pas toujours possible, peu importe la raison. Je ne connais pas de malade qui n'ait pas été aux prises avec cette question, ayant peur de froisser ses proches s'il négligeait de répondre.

Une grosse partie du problème vient du fait que la réalité du cancer est tellement angoissante qu'elle nous vole notre espace vital. Lorsque l'on y est sans cesse ramené par les questions de nos proches, on devient de plus en plus malade. On n'a plus le cancer, on est le cancer. On oublie, et nos proches aussi, que d'autres dimensions de nous-mêmes restent vivantes. On demeure un amoureux, par exemple, un père ou une mère de famille, quelqu'un qui aime la musique ou un amant de la nature. A force de raconter son histoire, on y croit de plus en plus. Elle se solidifie. On épouse l'identité de malade, nos aides prennent

celle du sauveur, et tout le monde manque d'air. On n'a plus de temps pour vivre, c'est-à-dire de goûter au plaisir de ne rien faire et de n'être rien. Finalement, je fais un pacte avec ceux et celles qui passent le plus de temps avec moi: «Ne me parlez plus du cancer. Si quelque chose que vous devriez savoir arrive, je vous assure que je vous le dirai.»

Je sais que ce n'est pas facile pour ceux et celles qui nous aiment de nous accompagner à travers de telles épreuves. Ils éprouvent beaucoup d'impuissance, souvent plus que s'ils étaient atteints eux-mêmes. Car, lorsque l'on est atteint, on a quelque chose à faire, des protocoles à suivre, des médicaments à prendre, un combat à mener. Si bien que celui qui est là, à côté, souhaite presque être malade à la place du malade.

La pensée me traverse même l'esprit à plusieurs reprises qu'il serait plus facile pour certains de mes proches de me trouver alité plutôt que frais lavé et habillé dans mon salon. En effet, à part le vendredi où je me permets de rester au lit jusqu'au milieu de l'après-midi, je fais salon comme les nobles des siècles passés. Je m'applique à mettre en pratique une chose que mon

père m'a souvent dite: «On se sent moins malade lorsque l'on est habillé!»

Je pense que cela est tout à fait vrai. Toutefois, une telle attitude entraîne sa part de malentendu. Constatant ma bonne humeur manifeste, un ami m'a demandé un jour: «Es-tu sûr que tu as le cancer?»

Me rendant compte de l'impuissance de certains, je me mets à leur donner de petites tâches: m'accompagner pour un soin, faire des courses avec moi, me préparer une soupe ou un repas, venir méditer au parc, n'importe quoi, en fait. Je pense que lorsque l'on se sent d'une certaine utilité, on éprouve moins de désarroi. Cette attitude fait en sorte que je mangerai très bien pendant toute ma maladie. Je suis piètre cuisinier, mais j'ai la chance d'avoir des amis qui sont d'excellents chefs. Je leur dis que mon plus grand plaisir serait qu'ils apportent à la maison de quoi faire une bonne bouffe. Ainsi ils me régalaient tour à tour alors que d'autres achètent ce qu'il faut pour me réjouir le palais chez les bons traiteurs de Montréal. Dans les semaines et les mois qui s'annoncent, ces repas au bord de l'abîme me serviront à raviver des amitiés souvent mises à mal par mes nombreux voyages et mes absences fréquentes du Québec. Ils deviendront l'occasion d'échanger bien des confidences et de s'assurer d'une affection mutuelle. L'amitié nourrit l'être de façon essentielle et se déguste souvent autour d'un bon régali.

Extrait de *Revivre!* de Guy Corneau
© Editions de l'Homme / Versilio, 2010



Très rapidement, je me sens submergé et je ne sais plus quoi faire pour répondre aux attentions de mon entourage»